

## Algérie

Jean Baudou

Il y a déjà plus d'un demi-siècle que j'ai reçu ma feuille de route pour faire mon service militaire. Je suis affecté au 7<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains (RTM) en Allemagne. C'est un régiment disciplinaire. On en a eu la preuve dès que l'on a commencé à y vivre, commandés par des gradés qui prenaient un malin plaisir à en faire baver aux bleus, jusqu'à l'ignominie : les marches de nuit dans la neige par -15° ou -20° ; ramper dans une trentaine de centimètres de boue liquide et glacée ; dormir à la belle étoile par -15° ; payer 400 francs de l'époque pour celui qui désirait partir en permission pour Noël... J'en resterai là, car la liste serait trop longue.

Tout ça pour vous dire que je suis parti en Algérie en me disant : « Ca ne pouvait pas être pire ! »

L'Algérie ! Parlons-en. Maintien de l'ordre ? Pacification ? Ou guerre entre une colonie et sa métropole ? Il a fallu des années pour que ce conflit prenne le nom de « guerre d'Algérie ».

J'arrive à Tlemcen avec trois cents autres soldats le 30 mars 1957. Nous sommes affectés dans divers bataillons du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis éparpillés dans les compagnies. En ce qui me concerne, je me retrouve à la 7<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon. C'est la compagnie opérationnelle du bataillon. Elle ne fera que des opérations (au mois de mai, nous avons fait vingt-trois opérations dont trois de deux jours). Autrement dit, j'ai passé plus de temps dans les djebels à crapahuter qu'au camp.

La route Tlemcen-Sebdou passe par le col Tal Terny, et c'est sur le col que le camp de la 7<sup>e</sup> compagnie a été construit, à 1 440 m d'altitude. La route traverse le camp. Ici, à part la route, rien n'est plat. Pénétrer dans le camp autrement qu'à pied est impossible. C'est le désert rocheux, ce n'est que cailloux, rochers d'où émergent de loin en loin les piaules de la troupe construites pour les « rappelés ». A part ça, il n'y a pas le moindre confort, pas d'eau, pas d'électricité, pas de réfectoire, pas de foyer du soldat, pas de table, pas de chaise ni de lavabo, ni douche, pas même une pointe pour mettre pendre la glace pour se raser. Les WC sont un trou creusé dans le sol et quatre planches, ni paravent ni toiture. Lorsque nous sommes arrivés dans ce camp, la paille qui devait garnir nos paillasses n'était pas arrivée ; il a fallu dormir sur les cailloux pendant plusieurs jours.

Seule la sécurité a été prise en compte : le camp est entouré d'une triple rangée de barbelés, avec des mines à l'intérieur et des pancartes : « Attention mines ». La route qui traverse le camp est barrée par des chevaux de frise, il y a des murs et des murettes partout, en long, en large et en travers. De plus, à l'entrée du camp, il y a une grande pancarte avec l'inscription en français et en arabe : « Ici, 7<sup>e</sup> compagnie, qui s'y frotte s'y pique », sans parler des centaines de cartouches grillées chaque nuit par les sentinelles pour faire « peur aux fellagas ».

Ici, bien malin qui peut garder le moral. On a besoin de toute l'amitié des copains et de la bière pour pouvoir tenir le coup. Ici, à l'autre bout du monde, malheur à celui qui croit pouvoir vivre séparé du reste de la troupe. Il y a des soldats qui croyaient pouvoir vivre isolés sans rien demander à personne, ni partager la bière. Ces deux gars sont morts, ils se sont suicidés.

Parlons « opérations ». Bien sûr, il y a des opérations sans accrochage, sans tirer un coup de fusil, et il y a les autres où il y a des fellagas dans chaque buisson, derrière chaque rocher, où les accrochages sont nombreux. Et si on veut rester en vie, il faut se jeter à plat ventre en une fraction de seconde, repérer l'ennemi et faire feu à notre tour, même si les balles ennemies viennent s'aplatir sur les rochers autour de nous. Au cours de ces nombreux accrochages, nous avons eu trois morts à la compagnie. Le danger est partout sitôt que l'on sort du camp ; à chaque instant tout peut arriver, et nous en sommes conscients. Que de fois je me suis dit : « C'est peut-être pour aujourd'hui... »



**Le camp de Tal Terny :  
le mirador  
à droite un poste de garde  
au premier plan une "piaule"**



**Blockhaus de Tal Terny  
construit par les rappelés**

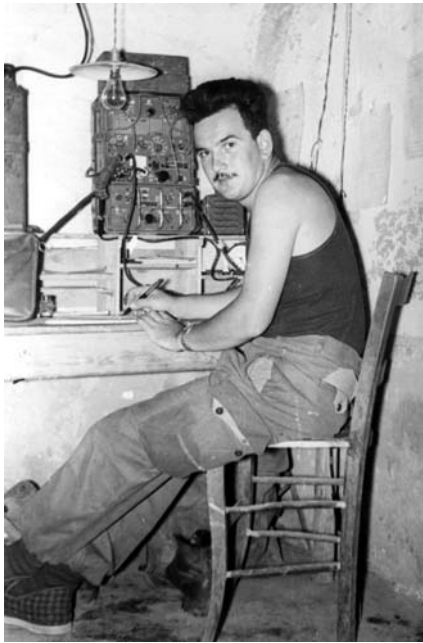


**L'artillerie à Tal Terny  
Au premier plan le réseau de  
barbelés protégeant le camp**

Les mines sur les pistes sont les plus sournoises, nous n'avons pas de moyens de défense, et nous avons eu cinq morts victimes des mines.

Une embuscade a eu lieu à deux ou trois kilomètres du camp, deux mois avant notre arrivée : vingt-six rappelés ont été tués dans des conditions horribles que je ne vais pas décrire car elles sont d'une sauvagerie incroyable. En opération, il faut être vigilant à chaque instant, prêt à réagir aux tirs ennemis, mais il faut aussi maîtriser le stress qui nous envahit, et garder sa lucidité face au danger. Qui n'a pas eu peur un jour ou l'autre lorsque les balles ricochent sur les rochers alentour ? Un soldat de la compagnie est mort d'une crise cardiaque au cours d'un accrochage en opération ; nos infirmiers n'ont rien pu faire pour lui sinon constater le décès.

On nous a tellement lavé le cerveau en Allemagne ou en arrivant en Algérie, que l'on n'a aucun scrupule à appuyer sur la gâchette lorsque l'on a un ennemi en face. Cette situation m'est arrivée le 1<sup>er</sup> mai 1957. J'ai tiré pour la première fois sur un fellaga ; il a pu tout de même s'enfuir, mais le soir j'ai su que la Légion avait récupéré un fellaga dans un buisson, blessé d'une balle dans la cuisse. Peut-être que j'en étais à l'origine.



**Le poste radio Téléfunken  
ANGRC 9 : 23 kg**

Lorsque je suis arrivé en Algérie, on m'a demandé si je voulais suivre un stage d'opérateur-radio en morse. J'ai refusé, cela ne m'intéressait pas. Mais, quelques semaines plus tard, on ne m'a pas demandé mon avis, on m'a dit : « Tu pars pour Tlemcen en stage radio. » Il a fallu travailler dur, mais j'ai eu mes brevets, quelques stagiaires n'ont pas réussi.

Si, en stage, la semaine est consacrée uniquement à apprendre, le week-end, il faut donner un coup de main à la compagnie qui organise le stage. Et, un dimanche, je me trouve chef de patrouille dans Tlemcen avec d'autres stagiaires lorsque, du toit en terrasse d'un immeuble, un fellaga nous a jeté une grenade qui est tombée une dizaine de mètres derrière moi. Personne de la patrouille n'a été touché, mais deux jeunes filles qui partaient se promener ont reçu la grenade devant leurs pieds, laquelle, en explosant, les a criblées d'éclats. C'était horrible, on les a emmenées sur le carrelage d'un bistrot en attendant l'ambulance. Elles étaient inconscientes mais en vie. Pour combien de temps ? Je ne sais pas. Nous sommes repartis patrouiller dans les rues pour rassurer la population.

Le stage terminé, je suis revenu au camp de Tal Terny. Et j'ai vécu la vie du radio, soit de permanence, soit en opération où il faut être suffisamment robuste car les postes radio sont lourds, 17 et 23 kilos selon le poste et ses performances.

Mais le boulot est plus intéressant. On sait mieux ce qui se passe car le soldat qui est en section est rarement mis au courant des faits et gestes de la compagnie et, envers nous, les officiers sont assez sympathiques, ce qui ne gêne rien.



**Un poste radio SCR 300 : 17 kg)**



Les radios en opération dans le djebel Kémis



GMC blindé et une équipe de fusil mitrailleur



Fellagha avec son drapeau  
(photo récupérée dans une grotte dans le djebel Nador)

## Les embuscades

A la base de l'embuscade, il y a le renseignement donné, soit par des indicateurs, soit par l'interrogatoire des prisonniers. Elle est faite pour tuer, et celui qui tombe dans une embuscade a très peu de chance de s'en sortir vivant.

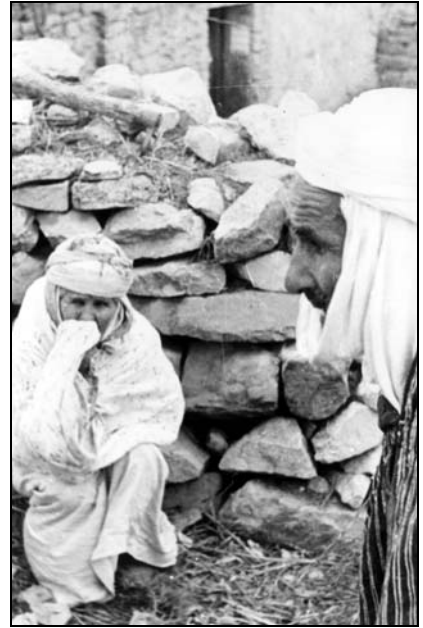
Aïn Fezza. C'est un dimanche matin. On vient nous réveiller : « Debout les gars, départ 9 heures. » « On va où ? », « Je ne sais pas », répond l'officier. C'était ma nuit de repos. Je n'arriverai donc jamais à dormir une nuit complète. 9 heures, c'est le départ. Personne ne sait où on va, le capitaine a gardé le silence sur la destination. On prend la route de Tlemcen. Arrivé à deux ou trois kilomètres de la ville, notre convoi se gare, tout le monde descend, le capitaine appelle ses officiers et, cartes déployées sur le capot de la Jeep, j'apprends en même temps que les officiers qu'il faut monter une embuscade dans le djebel au-dessus de Tlemcen, des fellagas doivent passer par-là. Tout le monde se met en place discrètement, sans se faire voir, en se faufilant à travers la broussaille et se planque selon les directives du capitaine. Et l'attente commence, fouillant des yeux le djebel qui nous sépare de la ville. Les heures passent mais la vigilance ne faiblit pas. Il va être midi. Je repère quelques mouvements de tête qui en disent long ils ont vu quelque chose. Moi aussi, je cherche à voir, et la chance me sourit. Je vois une femme, habillée à l'européenne, qui monte vers nous avec des cabas. Le dénouement est proche. Quelques minutes s'écoulent et des rafales se font entendre. Le capitaine me dit : « Allons voir. » Lorsque l'on arrive sur les lieux, des soldats entourent le corps sans vie de la femme que j'ai aperçue quelques instants plus tôt. Les cabas contenaient des grenades qu'elle livrait aux fellagas. Elle gît, face contre terre. Les soldats la retournent pour la fouiller et là, oh stupeur ! ce visage connu de tous, c'est celui de l'institutrice d'Aïn Fezza. Elle passait quatre fois par jour devant le camp. On a été trahi par une Française. Elle devait avoir des complices qui nous surveillaient, ce qui explique le silence du capitaine ce matin-là.



Un douar au-dessus d'Aïn Fezza dans le djebel Nador

Aïn Fezza. Il fait une chaleur torride. Nous sommes trois copains à l'ombre du seul arbre qui existe dans le camp. Le foyer est fermé. Impossible de boire une bière. On décide d'aller en boire une au bistrot situé à une centaine de mètres. Sitôt dit, sitôt fait, et on se retrouve une bière à la main. On se dit que l'on aurait dû venir à quatre, on aurait fait une belote.

Un Arabe sirote son thé à la menthe. On le connaît bien car c'est le garde-barrière du passage à niveau. Il nous dit : « Si vous voulez, je peux faire le quatrième, je sais jouer à la belote. On s'installe et on se met à jouer. Le temps passe plus vite et l'heure de la soupe arrive. On prend congé de tout le monde et on s'en va. Dès que je rentre dans la cour du camp, je vois un lieutenant qui semble m'attendre. Il vient vers moi et me dit : « Cette nuit, il y a une embuscade, il me faut un radio pour 11 h du soir. » C'est à mon tour de sortir. Le lieutenant me dit : « Va dormir. Après la soupe, j'irai te réveiller pour 11 h. » Nous sommes cinq à partir, le lieutenant, trois voltigeurs et moi-même. Après une heure de marche dans le djebel, nous arrivons sur une ligne de crête. Le lieutenant nous dit : « C'est ici. » Chacun aménage un coin de terre en enlevant cailloux ou branchages pour avoir un peu de confort lorsque l'on sera à plat ventre. J'envoie un message au camp : « Nous sommes en place. RAS. Ne quitte pas l'écoute, rappellerai plus tard. »



**Les habitants de la région**



**Un paysan sur les hauts plateaux de Tlemcen**

**Jeune femme revenant de la corvée d'eau**



L'embuscade commence : on a armé les mitraillettes, on repère les lieux visuellement ; l'attente commence. Pour combien de temps ? Une heure ? Jusqu'au matin ? Il faut s'armer de patience et être vigilant et observateur. Il y a un petit clair de lune qui rend l'observation plus facile. Le temps a passé, les heures aussi, il est entre 3 h et 3 h ½ du matin. Je vois bouger en dessous de nous, à une vingtaine de mètres, mais il fait sombre. Il faut attendre, mais on se prépare, le doigt quitte le pontet de l'arme pour venir sur la gâchette. Je regarde aux alentours s'il n'y a pas de choses suspectes. Je reprends l'observation de la chose qui bouge : maintenant, elle a pris une forme arrondie, elle monte vers nous, légèrement sur notre gauche ; elle ne nous a pas repérés. Le fellaga porte des cabas et un sac tyrolien, ce qui lui donne la forme arrondie. Il ne se doute pas de notre présence. Maintenant, le fellaga est à une dizaine de mètres de nous. Le lieutenant a fait feu, et nos rafales transpercent, déchirent le rebelle. Il est arrêté net dans sa progression, il s'écroule sur le sol, il est mort. On attend quelques instants avant d'aller le fouiller et récupérer les cabas et le sac tyrolien. J'ai envoyé un message au camp : « Mission accomplie, nous rentrons. »

Un gars qui a participé à la fouille s'approche de moi et il me dit à l'oreille : « C'est le garde-barrière. » Je viens de recevoir un coup de massue. Je ne le crois pas, je vais vérifier moi-même : le gars ne s'est pas trompé, c'est bien mon joueur de belote qui est à terre. J'ai joué à la belote avec un fellaga, je n'arrive pas à y croire. Le lieutenant me tire par la manche : « Allez, on s'en va. » Le lendemain, on a fouillé le sac et les cabas, mais on n'y a trouvé que de la nourriture.

J'aimerais parler de ce que j'ai ressenti durant ces deux années passées dans le djebel. Tout d'abord beaucoup d'hostilité autour de nous, bien sûr de la part de notre ennemi déclaré que sont les fellagas, mais aussi de la population. Est-elle pour ou contre nous ? Il doit y avoir des deux, mais, par peur des représailles, elle est très distante envers nous. Quant aux pieds noirs, qui sont habitués à faire la pluie et le beau temps, ils n'aiment pas recevoir des ordres de l'armée et se conduisent souvent en supérieurs. Autrement dit, nous sommes seuls dans nos camps et nous ne comptons que sur nous-mêmes. Pour pouvoir vivre, si possible comme tout le monde, il faut que l'amitié entre nous soit très forte pour garder le moral face à cette ambiance hostile qui nous entoure. Mais, pour tout dire, la bière a largement contribué à maintenir l'ambiance amicale du camp.

Je voudrais aussi parler de la souffrance physique. Dans certaines opérations, il a fallu aller au-delà de nos forces. Un jour, à bout de forces, au bout du rouleau, avachi sur le sol, incapable d'aller plus loin c'est le commandant du bataillon qui s'est fait hélicopter vers nous pour nous remonter le moral et nous stimuler. C'est lui qui nous a ramenés aux camions en faisant notre éclaireur de pointe. Un autre jour en montant à l'assaut d'un piton, je me suis évanoui de fatigue. J'avais été retardé par un changement d'antenne. J'ai voulu rattraper la troupe malgré les difficultés, et j'ai payé mes efforts en roulant dans la poussière. L'infirmier m'a fait des piqûres pour que je reprenne conscience, mais il m'a dopé pour que je puisse continuer l'opération, car je suis le seul radio de la compagnie. Je ne vais pas m'étendre sur une nuit où nous nous sommes perdus dans le brouillard et la nuit d'encre. Nous avons retrouvé notre chemin à 8 h du matin malgré une marche de toute la nuit.

Parlons des conditions météo, le soleil, la pluie, le brouillard ou la neige. Nous sommes fin octobre 1957, la neige tombe depuis plusieurs jours sur le camp, elle atteint les 60 centimètres. Au camp, la vie s'est arrêtée, la route n'existe plus, plus de ravitaillement, plus d'eau, plus de bière. C'est le blocus. Les températures sont négatives, -3° ou -4°. Ici, à Tal Terny, il n'y a ni cheminée, ni poêle, ni combustible. Il n'y a pas de chasse-neige en Algérie, pas de pelle non plus pour débayer. On va rester isolé pendant cinq semaines, c'est long... C'est le bataillon qui vient à notre secours pour acheminer la nourriture, l'eau ou la bière par hélicoptère. Si la nourriture est presque normale, il n'en est pas de même pour l'eau. Elle est réservée aux cuisines. Une ou deux fois par semaine, on va mendier un quart d'eau pour faire mousser le savon à barbe et se laver. Pas question de faire la lessive. Cette galère va durer jusqu'au début décembre où le sirocco va se mettre à souffler et faire fondre la neige.

Voici quelques récits de ce que j'ai vécu et aussi quelques réflexions sur ce que j'ai ressenti au cours de ces deux années passées à courir le djebel. Il y aurait tellement à dire, mais chacun de nous

Jean Baudou, "La guerre d'Algérie, témoignages d'appelés foréziens", *Cahiers de Village de Forez*, n° 101, 2011

ne voit pas cette guerre avec le même œil, selon que le soldat est planqué ou baroudeur, qu'il a des godasses bien cirées ou qu'il n'a pas d'eau pour se laver. Mais il y a une question qui se pose toujours :

Pourquoi cette guerre ?

\*  
\* \*



**Visite des popotes du général de Gaulle en 1959 aux postes des Zariftes**



**Une raïma (tente de nomades) dans le djebel**